

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER *Europe Centrale. Environ 110 000 années avant notre Ere.*

Le chef grisonnant huma l'air vif et piquant. Le vent froid était annonciateur de neige. Sa femelle la plus âgée, dont les mamelles taries pendaient presque jusqu'à mi-ventre, s'approcha afin de s'enquérir de ce qu'il avait flairé. La tribu toute entière était suspendue au verdict de celui qui conduisait la marche. Aucun des quatre-vingts mâles, femelles et petits accrochés à leur cou ne bougeait depuis qu'Aar' avait stoppé la troupe. Le silence de mort était seulement perturbé par quelques bruits de respiration.

— Aar', que se passe-t-il ?

Le ton employé imposa une réponse.

— Tais-toi, femelle, tu m'importunes. Laisse-moi faire ce pour quoi je suis le chef.

Elle jeta un coup d'œil rapide par-dessus son épaule pour scruter les réactions de ses congénères.

— C'est que la horde s'inquiète, et moi aussi.

— La horde, qu'elle attende.

— Mais qu'elle attende quoi, au juste ?

— On attend. On attend, c'est tout. Que j'aie fini de souffler. (Un semblant de sourire taquin s'accrocha imperceptiblement à son visage.) Que crois-tu ? Je fatigue. Je ne suis plus tout jeune. Crapahuter toute la foutue journée entre ces congères, par ce froid atroce ! Mais pas un mot là-dessus, je tiens à rester à ma place.

Il s'agenouilla, faisant mine de palper quelque trace visible de lui seul. Son dos craqua de façon sinistre mais le vent glacial couvrit ce son désolant qui marquait un déclin inexorable. Il entendit les chuchotements admiratifs de la horde devant l'étalage de ses talents de pisteur, et sourit pour lui seul.

Il y a bien des hivers, il avait été un guerrier valeureux. Les récits contant ses exploits de jeunesse illuminaient les veillées. Il l'encourageait, rappelant constamment par une anecdote fictive ou réelle, qu'il souhaitait en entretenir le souvenir. Chasseur hors pair, meneur de horde, la force d'un ours, le courage de dix hommes, Aar' avait vu le jour près de quarante cycles plus tôt. Chacun connaissait la raison de son âge aussi avancé : un instinct exceptionnel, une expérience inégalable. Ce n'était pas un être commode. Mieux valait filer droit et obéir. Une fois, il avait cassé les dents d'un guerrier indiscipliné bien plus épais que lui. Le malheureux pensait pouvoir remplacer le chef. Après cette correction, jamais plus il n'avait rouvert son bec édenté, sauf pour avaler la bouillie que l'on mâchait préalablement pour lui.

En réalité, la troupe le suivait car elle avait foi en lui, tout autant que peur. Les qualités d'Aar' rejaillissaient sur ceux qui l'avaient pris pour chef. Du moins tous, ou presque, le pensaient. À vivre dans le sillage d'un tel héros, chacun espérait s'assurer des chances supplémentaires de survie.

Il se frotta le front. Rien ne bougeait nulle part. Le vent soulevait des paillettes de neige étincelante pour les précipiter sur ces êtres immobiles et silencieux. Visiblement rassuré, le chef entreprit d'avancer à nouveau, incitant la tribu à faire de même. Il avait soufflé et se sentait assez requinqué pour repartir, un tout petit peu moins en train de mourir d'épuisement. Les mâles relâchèrent leur attente crispée. Ils abaissèrent leurs javelots pourvus de pointes de silex. Tous reprirent leur exode, à l'approche d'un hiver plus froid et plus long que jamais.

Leur campement d'été, laissé des dizaines de jours de marche derrière eux, serait bientôt balayé par les vents du Nord. La neige et la glace recouvriraient immanquablement ces terres d'un épais manteau. La mort blanche, jusqu'au Renouveau.

Depuis plusieurs hivers, le froid se faisait plus mordant, les vents plus violents et la saison chaude plus courte. La situation empirait à chaque cycle. Les plus savants y voyaient des présages de fin des

Temps. Le Monde est trop vieux, sa carcasse se meurt, son feu s'éteint dans le ciel. Le Grand Esprit veut notre fin, gémissaient sans cesse les plus âgés. Mais ce bouleversement, le gibier l'avait également flairé. Lui aussi se précipitait vers le Sud et la promesse de cieux plus cléments. Pour tous les êtres vivants, rester signifiait périr de froid autant que de faim.

Ils progressèrent péniblement dans l'étroite vallée encaissée. Ils seraient d'ordinaire passés au large, évitant ce genre de défilé. C'était bien trop risqué, trop de chances de finir sous l'éboulement d'un morceau de rocher décroché par la neige et le gel, si ce n'est sous une avalanche. Mais pour cette fois Aar' préféra cheminer à l'abri de ce couloir. Une tortueuse rivière y serpentait, déjà prise dans la glace. Quelques formes bougeaient sous leurs pas. Brag'ha se dit qu'elle avait faim en songeant à ces truites prisonnières de cette croûte transparente mais dure comme de la pierre. Elle aurait tellement aimé les libérer pour en rôtir une ou deux au-dessus d'un bon feu. Aar' saisit ce désarroi chez les siens, mais ne prit pas la peine de s'expliquer. Il ne fallait pas traîner ici.

Dans ce défilé, pourtant, le froid était moins cinglant. Sauf lorsque quelque bourrasque s'y engouffrait avec violence. Elle faisait claquer les peaux de bêtes sur celle des hommes qui les portaient. La tribu s'immobilisait alors le temps que cette main gelée, s'insinuant sur chaque recoin de leur peau nue, veuille bien se lasser et leur accorde un nouveau répit pour leur permettre d'avancer.

La marche fut interrompue d'un coup. La jeune Arah'l s'effondra sans un soupir, les yeux exorbités et la poitrine percée d'une sagaie lancée avec force par une habile main invisible depuis les surplombs calcaires.

Des cris rauques d'une terrifiante sauvagerie déchirèrent le silence glacé. Ils accompagnèrent une pluie de lances noircies au feu. Quelques rochers se déversèrent en un éclair sur la tribu. Une partie de la horde disparut, à jamais ensevelie. Des êtres velus aux bras démesurément longs jaillirent de partout à la fois, brandissant gourdins, os taillés en pointes, sagaies grossières, silex tranchants et lourdes pierres. Aar' brailla de fuir mais, restés en arrière, les plus lents étaient perdus. Ils couraient déjà aux côtés du Grand Esprit.

L'attaque fut aussi rapide que meurtrière. Le piège était pourtant grossier. L'instinct légendaire du vieil Aar' avait failli. Mais qui survivrait pour conter ce désastre aux veillées ? La panique submergea la horde, ceux tombés à terre furent piétinés par les pères, les frères, fuyant devant le danger d'une mort imminente.

Mais la troupe ennemie, rejetons dégénérés d'une race de bipèdes terriblement primitive, avait déjà obtenu davantage que ce qu'elle espérait. De chaudes fourrures arrachées aux agonisants et aux cadavres. Des silex bien taillés. De la viande fraîche. Ils mangeraient les muscles, les cervelles, tout serait dégusté, jusqu'à la moelle des os que l'on gratterait après les avoir broyé à coups de pierre. Les occasions de se nourrir se faisaient rares pour les anthropophages.

Les assaillants n'entreprirent donc pas de poursuivre les fuyards. Ils les auraient une prochaine fois s'ils repassaient par là.

CHAPITRE II
A.D. 615.
Comté de Warasch.

Wulfram déplace son imposante carcasse en traînant la patte et vient s'asseoir à la table en face de sa femme. Il échange un sourire complice avec Yseconde.

— Qu'y a-t-il qui te fasse sourire de la sorte ? lui demande-t-elle.

— Cette graine de vaurien qui te sert de fils. Je l'adore. Mais quelle tête à claques.

— Qu'a-t-il fait, mon Athaulf ?

— Pas Athaulf. Cet âne bête de Guibeon. Il m'a aidé au jardin aujourd'hui.

— Oui, je sais, il était sale comme un pourceau quand il est rentré. Je l'ai envoyé se débarbouiller à la rivière.

— Sûr qu'il en reviendra tout aussi dégueulasse. Mais trempé, par-dessus le marché.

Yseconde se lève pour remuer la soupe qui mijote paisiblement dans une marmite, posée sur un trépied au sein de l'âtre dont les pierres foyères sont noircies par les milliers de feux qui s'y sont consumés. Le sol est décidemment bien bas et elle se tient les reins en se redressant.

— Et qu'a-t-il encore fait, ce mauvais diable ?

— Ce n'est pas ce qu'il a fait. C'est ce qu'il a dit.

— Il t'a encore parlé de son père ?

— Exact. Tu vois juste, comme toujours. On était à la grange et je l'ai envoyé chercher un morceau de corde. Il traîne toujours mais là, c'était trop long. J'aurais eu le temps d'en tresser une nouvelle. Alors je suis allé voir ce qu'il bricolait.

Il arrache un morceau de mie de pain à la miche qui traîne sur la table et se le fourre dans le gosier après l'avoir malaxé du bout des doigts. Puis il reprend :

— Je l'ai trouvé accroupi dans la paille. Penché en avant, le cul en l'air, à pousser une souris crevée avec un bâton. « T'as vu la petite souris, Père ? » qu'il me dit. « Elle est toute crevée ta souris, tu devrais pas jouer avec ce genre de bestioles » je lui réponds. « Elles traînent dans plein d'endroits où tu aimerais sans doute pas trop mettre les pieds ». C'est vrai, ça. Elles bouffent tout ce qu'on trouve dans nos fosses à ordures, ces saloperies. Alors il me dit : « Je vois bien qu'elle est morte. Mais son esprit... tu crois qu'il est mort aussi ? Il est parti où ? ». « Où veux-tu qu'il soit », je dis. (Il arrache un nouveau morceau de cette mie sèche.) « Avec mon père ». Je t'avoue que ça m'a un peu vexé quand même. Je lui ai répondu que c'était moi, son vieux. Il me répond : « Je veux dire mon vrai père, celui qui m'a fabriqué avec Mère ». Et puis il me demande où il est allé, l'esprit de son père.

— Et qu'as-tu trouvé à répondre ?

Elle vient se rasseoir.

— « Avec celui de la souris » j'aurais dû lui dire. Mais j'ai sorti une niaiserie du genre « Au ciel », pour lui faire plaisir. Mais j'en sais rien, moi, où il est, son esprit, dans les étoiles ou au bordel. J'espère dans un monde meilleur, en tout cas. Feu mon pauvre frangin.

— Je le pense.

— Mouais. Tu lui dis bien ce que tu veux. Mais moi je peux pas lui mentir. Tu sais que je ne gobe pas vos boniments à propos de ton Dieu chrétien. Je peux pas l'embobiner. Ce gamin, il a beau avoir que cinq ans, il a pas sa langue dans sa poche. Et puis il a oublié d'être con. M'est avis qu'il est trop malin pour croire à ces âneries.

— Contrairement à moi, si je comprends bien. Je te remercie, mon cher mari.

— Toi c'est pas pareil, ma douce.

— Evidemment que c'est pareil. Enfin, je ne vais pas me disputer avec quelqu'un qui croit que son dieu est un vieux bonhomme qui jette des éclairs et qui se transforme en taureau ou en cygne pour aller séduire les donzelles.

Ils rient tous les deux car c'est habituel, lorsqu'ils sont seuls, de moquer la religion de l'autre. Au fond, qu'importent les croyances, du moment qu'il y a de la soupe au lard dans l'écuelle et un toit en chaume sur la tête.

— Pour en revenir à Guibeon, ce petit est nettement plus malin que la plupart des enfants de son âge, pas de doute là-dessus.

— Ouais. Après, c'est pas tellement un exploit si tu considères que les gamins de son âge sont pour la plupart des andouilles du même tonneau que le crétin de fils du forgeron.

— C'est vrai que ce petit Fredrik est un niais.

Wulfram éclate de rire.

— C'est le moins qu'on puisse dire. L'autre jour, je l'ai regardé un moment. Il poussait un caillou avec un bâton à travers le patelin et revenait lorsqu'il était arrivé au bout. Quelle misère de voir ça. J'en arrive à me dire qu'il doit souffrir d'être aussi con. Ses vieux auraient dû le noyer à la naissance.

— C'est un enfant. Ne dis pas ça.

— C'est peut-être qu'un gosse, mais c'est un demeuré. Tout juste s'il trouverait son oiseau tout seul pour aller pisser. Mais au moins son père, lui, ne s'inquiète pas de ce qu'il lui poserait des questions auxquelles il ne saurait pas quoi répondre.

— Ne va pas te plaindre d'avoir un fils malin et débrouillard. Remercie plutôt tes dieux pour ça.

— Même Athaulf n'a jamais posé tant de questions. Par les varices de Junon, pourquoi pense-t-il sans arrêt à un père qu'il n'a jamais connu ?

— Que veux-tu que je te réponde ? (La voix d'Yseconde reste d'une douceur constante.) Peut-être justement parce qu'il n'en a aucun souvenir.

Wulfram poursuit avec force :

— Est-ce que je lui donne pas assez de preuves de mon affection ?

— Tu n'es pas ce que l'on peut appeler un démonstratif pour ce qui est des sentiments, mon cher homme. Mais Guibeon comme Athaulf savent parfaitement que tu les aimes.

— Mais qui donc, par tous les foutus saints de ton foutu paradis, lui farcit la tête avec ces idées à la noix ?

— Peut-être les gosses du village avec lesquels il joue après ses corvées. Et laisse les saints en dehors de l'affaire.

Wulfram se radoucit et pose sa grosse main striée de veines épaisses sur celle de la mère de ses enfants, fine et diaphane en comparaison, mais marquée par le labeur.

— Peut-être même cette petite bougresse d'Eanna ? Elle est sacrément maline aussi, cette môme.

— Elle est mignonne. Je l'aime bien. Et Guibeon aussi je crois. Ils s'entendent à merveille tous les deux.

— Deux petits malins ensemble, on n'est pas sorti des ronces. Manquerait plus qu'ils nous pondent des mioches plus tard.

— Je pense que Galtard préférerait se couper un bras plutôt que de voir notre fils et sa fille se marier. De toute façon, ce n'est pas pour demain. Bon, et que t'a-t-il dit ensuite ?

— Il a fini par me redemander pourquoi son père était au ciel. Je crois qu'il nous reproche de ne jamais lui avoir raconté.

— Ça ne fait que quelques mois qu'il sait que tu es son oncle. Imagine, pendant cinq années il a cru que tu étais son père. Il a un peu de mal à digérer cette idée. Et même s'il t'aime toujours comme son vrai père, il doit t'en vouloir un peu. Quoi de plus normal ? Tu lui as menti.

— ON lui a menti. Qu'est-ce que j'y peux, moi, si mon frère a clamecé deux mois avant sa naissance ? Moi aussi, ça a changé ma vie. Tu crois que ça m'a fait plaisir d'apprendre que mon frangin était mort et que sa famille était laissée seule, livrée à elle-même ? J'ai quitté ma vie de mercenaire pour rentrer dans ces montagnes de merde que j'avais juré de ne jamais revoir, et ne pas même y trouver une tombe sur laquelle me recueillir. Rien qu'un tas de cendres mouillées.

Ces paroles franches et sans fioriture sont destinées à blesser, et font tressaillir Yseconde mais elle reprend, imperturbable.

— En tout cas, apprendre qu'un autre était son père, ça l'a chamboulé en-dedans. Malgré sa clairvoyance, Guibeon n'a que la patience d'un enfant et il veut tout savoir. C'est normal.

— Je suppose. (Wulfram mord à pleines dents dans la tranche de pain qu'il émiette depuis tout à l'heure car les boulettes de mie ne lui suffisent plus.) Mais ça me colle les abeilles quand même.

— Et comment ça se passe avec Athaulf ? s'inquiète Yseconde pour détourner un peu la conversation de Guibeon. Arrête de grignoter, tu n'auras plus faim au souper.

— Oui, Mère. (Il engouffre la tranche toute entière dans son gosier avec un sourire de défi, celui d'un gosse. Il mâche longtemps avant de reprendre.) Ne m'en parle pas, de cette tête en bois. Il est vraiment à un âge où il faudrait lui caresser les côtes à coup de triques trois fois par jour pour lui enseigner l'obéissance.

— Tu n'oses jamais porter la main sur lui. Normal qu'il parte à vau-l'eau.

— Ce n'est pas que je n'ose pas. Je crois qu'il ne me considérera jamais comme son père. J'ai bien peur qu'en le corrigeant, il s'éloigne encore plus de moi. Ecoute, j'ai une idée pour me rapprocher un peu de ce gosse et lui mettre du plomb dans la tête sans passer pour un bourreau, ni pour un faible.

Guibeon choisit ce moment précis pour débouler en trombe dans la chaumière, interrompant leurs confidences, suivi de peu dudit Athaulf et de son pas traînant, mollasson, qui a le don de les agacer tous les deux. L'appel de l'estomac. Ils se mettent à table.

Après vingt années de voyages et de frasques, période qu'Yseconde qualifie volontiers de perversité et débridée, les déplacements du pater familias qu'est devenu Wulfram-le-baroudeur se limitent dorénavant au minimum. Pour l'essentiel, aux quelques arpents enserrant la petite demeure aux murs de bois et de terre, et ses dépendances resserrées au sein d'un enclos bordant la forêt.

Les enfants y gambadent sans pour autant être autorisés à trop s'éloigner. Il y a déjà bien assez des mille sottises à y faire. Aussi, dès lors qu'ils atteignent l'âge de cinq ans, le temps vient pour eux de participer aux travaux de la maison. Plus guère alors de temps à consacrer au jeu, hormis le soir à la veillée ou durant les courtes journées d'hiver, une fois achevés les soins aux animaux. Mais c'est généralement déjà l'heure du coucher.

Après ses corvées qu'il expédie à toute vitesse, Guibeon trouve cependant toujours le temps de jouer avec ses amis, juste au-devant de la maison. L'endroit qu'il préfère est le fond de la propriété familiale. Il s'y amuse seul. Plusieurs fois, il a achevé ses aventures à plat-ventre dans la grande fosse-dépotoir que Wulfram a creusée au-delà de la barrière de l'enclos. Parfois aussi dans la mare de boue des cochons. Son esprit foisonne toujours de mille idées stupides pour se salir. Mais malgré les volées de bois vert administrées par Yseconde, il aime jouer à cet endroit, en bordure de la sombre forêt peuplée de mystères. Fréquemment il erre, s'inventant des histoires, épiant les oiseaux, les lièvres et tente parfois de courser une biche. Sans succès, ce qui ne l'empêche pas de recommencer, sa tignasse noire hirsute au vent.

Yseconde ne s'alarme nullement de cet esprit aventureux. De toute façon, elle a la charge des deux enfants issus de ses secondes noces et qui nécessitent toute son attention. Le premier sait marcher depuis peu et ne tardera pas à être confié à la garde de ses frères et sœurs. Mais la seconde, de constitution fragile, a besoin d'être couvée. La moindre affection risque de la terrasser, comme trois autres de ses petits morts avant un an et qui tous reposent pour toujours au côté de leur grand-mère au fond de la parcelle, sous un parterre de boutons d'or qui ne poussent que là.

Les veillées au coin du feu comptent parmi les moments que Guibeon affectionne par-dessus tout. À présent assez âgé pour lutter un peu plus longtemps contre le sommeil, il grille souvent quelques marrons fichés au bout d'un petit bâton, soufflant sur les braises à s'en donner le tournoi. Certains soirs, Wulfram conte ses exploits guerriers après souper. Àuprès du petit Guibeon, il fait figure d'un héros mythique, digne d'Hercule ou d'Ulysse. C'est avec force détails qu'il dépeint l'acharnement des combats contre les bataillons de Wisigoths et de Francs, le déroulement de rudes batailles, la terre gorgée du sang des guerriers alamans tombés sous ses coups, la gloire et l'allégresse de la victoire, le plaisir et la délivrance tirés du pillage qui s'ensuivait.

Yseconde fait souvent les gros yeux lorsque la langue de son époux dérape. Il commence alors à s'épandre sur ses frasques avec les donzelles de la région, ou sur ses beuveries orgiaques avec ses compagnons. Il en rajoute bien entendu tout exprès et rit grassement, ce qui ne manque que rarement de réveiller les deux marmots qui se mettent à brailler à la mort dans le minuscule réduit mitoyen.

Dans ces tirades que rarement on interrompt sous peine d'être foudroyé du regard, voire de s'en prendre une derrière le crâne, il mentionne continuellement la blessure causée par une flèche franque qui a jadis brisé son tibia. Dix années après, il en porte encore les séquelles au quotidien. La douleur est présente, de plus en plus mal assumée : les changements de temps le font souffrir. Il boite davantage chaque année et il maugrée sans fin au seul constat qu'il adopte malgré lui la démarche d'un vieillard. Par conséquent, il bassine tout le monde avec cette histoire.

Ses récits tiennent parfois plus de la mythologie que de la réalité et les enfants, s'ils ne l'ignorent pas, n'en sont pas moins sincèrement captivés. C'est un excellent conteur. Seul Athaulf boude généralement dans son coin en grommelant, ou feint de dormir. Mais il tend pourtant discrètement l'oreille afin de n'en pas perdre une miette. Le garçon conserve un souvenir précis de son vrai père, mort

alors qu'il était déjà âgé de six ans. Sa voix résonne encore certaines nuits dans son jeune esprit mais l'éveil estompe, floute chaque fois un peu davantage les souvenirs et les traits paternels. Il ne concède pas à son oncle la place laissée vacante dans son cœur par la mort de son père et depuis environ deux ans, il lui mène la vie dure.

En son for intérieur, il est vrai aussi que Wulfram préfère de loin le petit Guibeaon à ce grand nigaud ingrat d'Athaulf. Après tout, il se dit qu'il n'a pas à s'en faire le reproche, il ne sait comment commander à ses sentiments. D'autant plus que le cadet montre des dispositions intellectuelles toutes particulières et une habileté hors pair. Wulfram enseigne par exemple régulièrement à Guibeaon les rudiments d'un latin archaïque qu'il tient lui-même en héritage de sa vie passée.

Il a jadis vécu deux longues années à Roma au service d'un riche marchand qui louait ses services comme garde du corps, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans. L'homme dont il devait protéger la vie était mort, trucidé lors d'une embuscade tendue par des malfrats du quartier de l'Aventin. Wulfram avait ce jour-là préféré sauver sa peau plutôt que de se la faire vainement découper en tranches, au service de ce pourceau obèse farci de mœurs décadentes. Il l'avait entendu se faire délayer son énorme bedaine de part en part, inondant de rouge sa belle tunique immaculée brodée d'or. Quel crétin de porter une telle fortune sur lui, pour se la faire trouser en même temps que la peau... Les brigands s'étaient ensuite donnés pour mission de poursuivre et d'égorger soigneusement la totalité des témoins des événements qui venaient de se produire : suivantes, esclaves, porteurs, et gardes du riche homme.

À la faveur de la cohue au cours de laquelle il avait tué trois hommes, il put fuir sans se retourner et quitter Roma pour ne jamais y remettre les pieds. À la suite de quoi il s'était bien vite engagé comme mercenaire auprès d'un chef de guerre local. Il souhaitait alors n'avoir plus à protéger, à l'avenir, que sa propre vie. Et c'est ce qu'il avait fait à merveille jusque-là. La nouvelle de la mort de son jeune frère lui était parvenue au gré de l'étrange hasard d'une rencontre avec un marchand, et avait tout bouleversé. À présent, des vies, il devait en protéger sept de plus. Le destin est facétieux et réserve bien des surprises.